

Marion McGuinness

Égarer la tristesse



● Roman
EYROLLES

À 31 ans, Élise vit recluse dans son chagrin. Quelle idée saugrenue a eue son mari de mourir sans prévenir alors qu'elle était enceinte de leur premier enfant ?

Depuis ce jour, son fils est la seule chose qui la tienne en vie, ou presque. Dans le quartier parisien où tout lui rappelle la présence de l'homme de sa vie, elle cultive sa solitude au gré de routines farouchement entretenues : les visites au cimetière le mardi, les promenades au square avec son petit garçon, les siestes partagées l'après-midi...

Pourtant, quand sa vieille voisine Manou lui tend les clés de sa maison sur la côte atlantique, Élise consent à y délocaliser sa tristesse. À Pornic, son appétit de solitude va vite se trouver contrarié : un colocataire inattendu s'invite à la villa, avec lequel la jeune femme est contrainte de cohabiter.

À 36 ans, Marion McGuinness est autrice et traductrice pour différentes maisons d'édition. *Égarer la tristesse* est son premier roman.

www.editions-eyrolles.com
Éditions Eyrolles | Diffusion Geodif

Création Studio Eyrolles d'après © Kate Mitchell / Getty Images

Code éditeur : 057125
ISBN : 978-2-212-57725-7

Égarer la tristesse

Éditions Eyrolles
61, bd Saint-Germain
75240 Paris Cedex 05
www.editions-eyrolles.com

Éditrice externe : Frédérique Martin

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage, sur quelque support que ce soit, sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

© Éditions Eyrolles, 2019
ISBN : 978-2-212-57125-7
Composé par Soft Office

MARION MCGUINNESS

Égarer la tristesse

● Roman
EYROLLES

Pour Marija.

*Le chagrin peut se suffire à lui-même,
mais pour goûter pleinement la joie,
il faut avoir quelqu'un avec qui la partager.*

MARK TWAIN

1

ÉLISE lisait son horoscope, coincé entre une pub de crème amincissante et un jeu-concours pour gagner un affreux sac à main à la couleur indéterminée. En temps normal, Élise n'achetait jamais de magazines féminins débilissants, et même chez le coiffeur, elle évitait avec soin les prédictions vaseuses d'une astrologue autoproclamée.

Mais en temps normal, elle ne venait pas de célébrer le premier anniversaire de la mort de son mari en arrachant les mauvaises herbes autour de sa pierre tombale, et la veille, en rentrant chez elle après cette journée surréaliste, son fils endormi contre sa poitrine, Élise s'était surprise à ralentir devant le kiosque à deux pas de son immeuble. Elle s'était arrêtée sans trop y réfléchir, avait raflé quelques magazines format poche avec, en couverture, une gonzesse habillée à la mode lapone et un bébé joufflu retouché, payé en liquide, fourré monnaie et lecture dans son sac et repris le chemin de la maison.

En temps normal, le matin, quand elle se réveillait par miracle avant sa progéniture, Élise prenait le temps de boire un café bien fort et un peu trop chaud tout en regardant par la grande fenêtre de sa cuisine.

L'écran de son téléphone, posé sur la table, restait noir – plus aucun message ne venait interrompre le premier café de la journée, finis les *Bonne journée mon amour*, les *Ciné ce soir ?* et toutes ces autres bulles qui apparaissaient sans prévenir et lui donnaient toujours le sourire.

Ce matin, son café était le même que d'habitude, corsé, sans sucre, et sur la table son téléphone était éteint. Aucun message à

envoyer. Elle se souvint des magazines roulés au fond de son sac entre un paquet de lingettes et une couche légèrement gonflée par l'humidité ambiante. Si on avait dit un jour à Élise qu'elle s'accrocherait à la lecture de telles niaiseries comme un embryon à sa paroi utérine, elle se serait bien marrée. Plutôt mourir d'une salpingite aiguë, tiens ! Ou d'une rupture d'anévrisme.

Bélier : Un seul être vous manque et tout est dépeuplé.

Ah, elle était bonne ! Pour une fois que Madame Irma tombait juste. Fallait-il croire aussi au reste du paragraphe ? *Vous saurez vous reconstruire, laissez du temps au temps, prenez la vie jour après jour.* Plus vague, tu meurs.

D'instinct, ses yeux cherchèrent ensuite le signe d'Arthur.

Sagittaire : Un nouveau départ professionnel ou personnel se profile à l'horizon, gardez confiance en vous, un bel avenir vous attend ! Formidable, tu entends ça, chéri ?

Élise referma le magazine d'une main tremblante, les paumes moites. En couverture, une jeune fille apparemment au bord de l'anorexie lui promettait, en ce 2 juillet, un hiver prochain chaud et sexy. Son regard quitta le papier glacé et se perdit par la fenêtre. Tout devint flou et mouillé. Le soleil l'aveuglait, elle cligna des yeux, une goutte salée coula sur la jeune mannequin en short à fourrure.

Une bien belle journée pour commencer une deuxième année de mère veuve.

À l'instant où tout avait basculé, Élise n'avait rien senti. Connement, elle avait toujours pensé que, si une partie de soi mourait, on le sentait. Un genre d'accouchement à l'envers. Et s'il y avait bien un truc impossible à ignorer, c'était la naissance d'un enfant.

Mais elle n'avait pas senti la mort d'Arthur. Elle dormait. Ce qui était pourtant largement improbable, puisqu'elle passait à l'époque de longues nuits d'insomnie, incapable de trouver une position confortable pour s'assoupir, encombrée par son ventre. Un morceau d'elle, un morceau de son fils, un morceau de sa

vie était mort pendant qu'elle bavait lourdement sur l'oreiller, enfouie sous la couette.

Le téléphone avait sonné. Une fois, deux fois, elle l'avait entendu dans son rêve, de plus en plus fort. Elle avait répondu à ce numéro inconnu, la voix endormie, des mots pâteux cognant contre ses dents collantes. Une voix de femme lointaine, détachée, presque coupante et résignée à partager une nouvelle infecte, l'avait sortie du sommeil :

— Madame Lonchamp ?

Personne de sympathique ne l'appelait par son nom de famille – dans son esprit s'étaient bousculées les dates de paiement du loyer, de versement de salaire sur son compte, de rendez-vous chez la sage-femme, mais non, elle n'avait rien foiré dernièrement.

— Euh... oui ?

— Hôpital Sainte-Claire, Madame.

Un hôpital ? Pour quoi faire ? Elle devait accoucher dans une clinique en plus, non, ils avaient dû se tromper. Forcément, avec un nom aussi passe-partout que le sien.

— Madame, votre mari a été emmené il y a quelques minutes aux urgences... à la suite d'un grave accident, sur la route.

Grave. Accident. Mari.

— Quoi ?

— Madame, votre époux, Arthur Longchamp, a eu un accident cérébral. Les nouvelles ne sont pas bonnes. Pouvez-vous venir au plus vite, un proche peut-il vous accompagner ?

— Mais ça va ? Il va bien ?

Les derniers mots de cette inconnue s'étaient dilués dans l'air irrespirable de l'appartement. Élise était devenue douleur. Comme un insecte crevé, elle s'était ratatinée contre un mur, les genoux remontés, les jambes ramenées autour de son ventre arrondi et dur, où la vie grandissait depuis déjà six lunes.

Élise se souvenait encore mot pour mot du rapport des sapeurs-pompiers qu'elle s'était procuré. Elle l'avait lu et relu,

en avait récité tout haut des passages, et même corrigé certaines fautes d'orthographe et de ponctuation. Elle l'avait rangé, puis mis à la poubelle, ressorti quelques minutes plus tard, et planqué jusqu'à ce jour sous le fauteuil à gauche du canapé – la place d'Arthur.

Pendant plusieurs semaines, Élise s'était souvent répété ce qui avait dû se passer, jouant la voix off d'un reportage un peu trop glauque et réaliste.

Selon le rapport officiel que notre équipe a pu consulter, à 7 h 18, le 1^{er} juillet 2016, un accident de la route impliquant deux véhicules a eu lieu sur le périphérique intérieur, entre la porte de Sèvres et le quai d'Issy. La circulation était à l'arrêt depuis plusieurs minutes sur cette portion de route, les esprits s'échauffaient et la capitale s'apprêtait à vivre une troisième journée caniculaire. Enfin, sans raison apparente, les longues files de voitures se mirent lentement en mouvement tel un accordéon géant, et les embrayages se dégringolèrent enfin en passant la première. À l'exception de la file de droite.

Une voiture y restait à l'arrêt, moteur allumé. L'espace devant le véhicule finit par s'allonger et un camion de livraison s'y inséra par la droite tandis que le conducteur coincé à l'arrière jouait du klaxon. Au comble de l'énervement, il déboîta sauvagement sur la voie de gauche, alors même qu'un utilitaire s'y rabattait. Coup de volant instinctif vers la droite, odeur de pneus qui freinent trop fort, et craquement de tôles qui s'écrasent et se plient. L'aile avant droite emboîtée dans la portière du véhicule endormi.

L'homme, sans blessure apparente, était sorti de sa voiture pour aller porter secours au chauffeur du véhicule embouti. Celui-ci avait les mains posées à plat sur ses cuisses et tout son corps penchait vers la droite suite à la collision. Il était seulement retenu par sa ceinture de sécurité tendue. Ses cheveux bruns, bouclés, étaient proprement coupés, et aucune goutte de transpiration ne perlait sur sa nuque. Sur le fauteuil passager, on pouvait voir une petite bouteille d'eau et une plaquette

d'antalgiques avec deux capsules vides. L'homme ne semblait pas avoir mal. Alors que le thermomètre de son tableau de bord indiquait déjà 28 °C à 7 h 26, sa peau restait fraîche. Il n'était plus là.

Pourtant, Élise avait eu beau décrire, raconter, mettre des mots sur des schémas, des phrases autour des acronymes – SPP, SAMU, AVC, DCD –, rien n'avait vraiment de sens. Comment son mari pouvait-il ne plus être là, alors qu'elle sentait leur fils lui donner des coups de pied contre la vessie ?

Elle devenait peut-être folle.

2

YEUX fermés, le visage d'Élise toujours tourné vers la fenêtre avalait le soleil. La chaleur échouait à assécher ses larmes. Sur la couverture du magazine, la pauvre femme écrasée sous son coude était proche de la noyade. D'une main, Élise caressa doucement sa tasse brûlante, la frôla du bout des doigts, s'en éloigna et recommença, comme si la température allait baisser par magie.

C'était sa tasse à lui, celle qu'Élise voulait toujours garder propre et rangée sur le petit plateau en fer près de la cafetière. Les rituels adoucissaient ses matins. De l'autre main, elle tripota ses lèvres. Son index en parcourut toutes les gerçures d'une commissure à l'autre. Elle faisait du repérage, frottant doucement ses lèvres l'une contre l'autre, et sut immédiatement quel lambeau de peau serait bientôt déchiré.

Tout ça, Élise le faisait sans même y prendre garde. La seule chose dont elle avait conscience à ce moment-là, c'était de surveiller Ian, assis sur le parquet, qui entreprenait très curieusement de coincer une pièce de monnaie dans les replis grassouillets de son cou.

Élise ne se demanda même pas comment une pièce de vingt centimes avait pu arriver entre les mains de son fils – il y avait longtemps qu'elle ne se posait plus ce genre de question. C'était ainsi, après tout, pas besoin de perdre du temps à s'en vouloir de son désamour pour l'ordre et le rangement. La culpabilité l'étouffait déjà suffisamment. Cette poussée venue du fond du ventre lui serrait la gorge aussi régulièrement que son cœur

pompait le sang et l'éjectait dans ses artères. Sans répit. Elle s'en voulait de tout ou presque – de ne pas savoir réparer le mobile qui ne tournait plus au-dessus du berceau, de laisser le petit en pyjama toute la journée quand il pleuvait, de ne pas savoir être une bonne mère, de le voir grandir sans père.

Décider de faire un enfant à deux relevait déjà de la pathologie psychiatrique, un sérieux problème de sous-estimation des risques et de l'inconnu. Mais toute seule, comment pourrait-elle supporter ce double fardeau de l'abandon et de la responsabilité ? Jusqu'à sa mort, elle était maintenant liée à la vie d'un autre être humain et elle n'avait plus son libre arbitre.

Avant de perdre son mari – *perdre*, elle s'était toujours moquée de ce mot, trop doux, trop optimiste, comme si elle avait égaré Arthur dans un rayon du supermarché pendant leurs courses hebdomadaires et qu'il allait finir par la retrouver, accroupie devant des tablettes de chocolat ou du café moulu –, elle n'avait perdu aucun être à qui elle tenait vraiment, à part son chat. Il y avait bien eu son père aussi, mais il ne comptait pas. Elle n'avait pas versé une larme en apprenant sa mort, mais elle avait beaucoup pleuré dans la fourrure noire, mal léchée et hirsute de celui qui avait longtemps été son seul ami.

Élise se disait qu'elle pourrait bien se suicider, en finir, mais l'idée même de faillir à ses responsabilités maternelles lui tordait le bide. Elle survivrait donc pour son fils, mais ne vivrait plus pour elle. À quoi bon ? Elle était une femme inutile désormais, déjà périmée. Une épouse gâchée. Veuve à trente et un ans, quel karma de merde, quand même !

Prenez la vie jour après jour, disait l'experte des astres. Elle allait commencer par prendre une douche – pour la vie, on verrait plus tard.

Élise et Ian prirent le chemin du square au coin de la rue, en fin de matinée. On était au début des grandes vacances, il était déjà bondé. Tant mieux. Élise aimait reluquer les autres mères de famille éparpillées, seules ou par grappes, sur les bancs autour

de l'aire de jeux. Discrètement, derrière un bouquin qu'elle ne lisait pas et qui ne lui servait que de bouclier social, elle étudia ces femmes dont elle se sentait si proche et si éloignée à la fois, pour mieux les comprendre et copier leurs façons de faire. C'était forcément de bonnes mères si elles s'emmerdaient à venir au parc, sinon elles colleraient leurs gamins devant des dessins animés jusqu'à ce que leurs maris rentrent du travail. Forcément.

Elle se compara et tenta de lire sur leurs lèvres, incapable d'évaluer par elle-même si elle était une bonne mère. Comment savoir, sans personne à ses côtés pour lui dire quand elle déconnaît, pour lui dire qu'elle pouvait être fière ou la soutenir dans ses décisions? Alors elle regardait, elle scrutait, elle analysait. Elle cherchait des points de repère, les ressemblances, les différences. Une fois, une de ces mères avait osé lui parler alors que leurs fils respectifs rampaient l'un vers l'autre dans le sable. Mais la réponse qu'Élise avait donnée à la question polie, *et que fait votre mari ?*, avait jeté un froid certain et mis fin à la conversation balbutiante.

Depuis, elle évitait tout contact visuel avec les mères de famille du parc, qui semblaient craindre que le veuvage soit une dangereuse maladie contagieuse contre laquelle aucun vaccin n'avait encore été découvert.

Comme tous les matins – sauf les jours de pluie –, ils restèrent une heure au parc, puis rentrèrent à l'appartement en suivant leur trajet habituel qui ne lui prenait pas plus de quatre minutes à pied entre le banc et l'interphone à code. Le tout sans parler à personne, sans s'arrêter devant aucune vitrine. Mais alors qu'ils approchaient de l'immeuble, la lourde porte cochère s'ouvrit vers l'intérieur. Élise détestait plus que tout croiser un voisin, surtout le vieillard sénile du premier étage, porte de gauche, qui lui demandait à chaque fois des nouvelles de son Arthur. Elle ralentit le pas pour laisser le perturbateur sortir et la porte se refermer avant qu'elle ne l'atteigne.

Merde, il l'avait vue! Et même, il lui souriait! Mais c'était qui ce type? Son visage disait quelque chose à Élise, pourtant

impossible de le remettre dans son contexte d'origine. Il passa un pied par-dessus le rebord et sembla hésiter une fraction de seconde. Elle ralentit encore son pas, mâchoire serrée, puis souffla un grand coup en le voyant pousser la porte pour qu'elle reste ouverte plus longtemps, et s'éloigner. Ouf!

3

CLÉMENT la vit ralentir. Il sourit en regardant cette femme frêle lestée d'un bébé. Elle avait raccourci ses pas et semblait tout à coup fascinée par la vitrine de l'agence immobilière à deux numéros de là. Elle fuyait son regard – lui aussi était un handicapé des rapports sociaux. Il avait seulement voulu être gentil et serviable, comme sa grand-mère lui avait appris, mais il était pressé de quitter l'immeuble, il avait besoin d'air, même de celui pollué par la chaleur de la capitale.

Une même sensation d'asphyxie l'étreignait à chacun de ses retours de missions humanitaires, qui s'étaient multipliées et allongées ces dernières années. L'immense porte cochère se refermait sur lui – une vraie porte de prison! –, la moquette épaisse avalait le bruit de ses semelles et il se sentait rajeunir à chaque marche. Parfois, devant la porte du quatrième étage, il n'avait alors pas plus de quatorze ans, et c'était le jour de son arrivée ici, quand l'air avait été tellement épais de chagrin que Clément n'avait plus osé faire de bruit.

Manou lui avait dit : *Maman est partie, mon petit chéri, tu vas vivre ici maintenant.* Mais *partie*, ça ne voulait rien dire, ça laissait trop de place à l'espoir, à l'attente, à l'imagination. *Partie* où? Quand on part, que ce soit en courses ou en vacances, on revient. Alors, Clément l'avait attendue, malgré ce qu'il savait très bien, au fond de lui, et tout ce qu'on lui avait expliqué. Il fixait la porte d'entrée dès qu'il entendait des pas sur le palier ou le mécanisme de l'ascenseur, et pendant une folle fraction

de seconde, il voulait y croire : sa mère était de retour. *Maman est partie*, ne cessait pourtant de répéter Manou.

À la rentrée, la psychologue scolaire l'avait convoquée, et Clément avait entendu leur conversation à travers la porte vitrée du bureau. Il ne faut pas dire *partie*, il faut dire les choses, il faut dire *morte*. Clément s'était souvent répété ce mot dans sa tête, il l'avait proféré à voix basse, à voix haute, il l'avait crié dans son cœur, jusqu'à ce que les syllabes, bien séparées – mor-te –, ne signifient plus rien. Morte. Morte. Ça n'avait aucun sens, comment sa mère pouvait-elle être morte, alors qu'il l'aimait tant ? Encore aujourd'hui, quand il avait glissé sa clé dans la serrure de l'appartement, fraîchement débarqué de l'aéroport, ces deux syllabes lui étaient revenues à l'esprit. Mor-te. Pourtant, il n'avait jamais entendu Manou les prononcer. S'il avait perdu sa mère, elle avait perdu sa fille, mais il savait, désormais, qu'il n'y a pas de compétition dans la douleur.

Bien sûr, il y avait longtemps que son cœur ne tressaillait plus en croisant une femme qui portait le même parfum que sa mère. Son absence ne criait plus, elle ronronnait plutôt, à la manière d'une vieille chaudière, en arrière-plan, la plupart du temps. Clément n'y faisait plus attention. Avait-il fait son deuil, comme on dit ? Après tout, il aurait bientôt vécu plus longtemps sans sa mère qu'avec elle. Un jour, il serait plus vieux qu'elle ne l'avait été.

Tout en rejoignant la station de métro, Clément se dit qu'il arrivait enfin à l'âge où avoir perdu un parent n'était plus si tragique. Triste, oui, bien sûr, mais ni exceptionnel ni vraiment injuste. Chaque nouvelle année rabotait davantage ce qui l'avait tenu à l'écart des autres jeunes gens de son âge, cette incongruité familiale si effrayante. Il allait devenir le compagnon de route idéal pour les novices du deuil – il avait connu tout ça, l'avait traversé. Il pourrait prêter son épaule, offrir quelques sourires réconfortants et son regard bleu plein d'une compassion qui finirait forcément par se diluer et se tarir. Il en sortait abîmé, certes, mais vivant – et c'était tout ce qui comptait. Il se répéta

qu'il était devenu quelqu'un de bien, de gentil et de serviable, comme le lui disait Manou à chacune de ses visites. Gentil et serviable. Il venait même de jouer au facteur pour elle en glissant une feuille de papier sous la porte d'une voisine de l'immeuble, sans poser de question.

Pour l'heure, il était surtout pressé, et presque en retard – son ancien directeur de recherche lui avait demandé de venir parler de son parcours devant la nouvelle promotion –, alors Clément pressa le pas et descendit en trombe les escaliers de la station.